

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 24 (1921-1922)

Artikel: Leconte de Lisle Républicain
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LECONTE DE LISLE RÉPUBLICAIN

Puisque notre revue va recommencer à faire à la littérature la place qu'elle mérite, il nous a semblé opportun de publier dans ce numéro deux articles qui traitent des rapports du poète avec la vie politique et sociale de son époque et de son pays : l'un, de Emile Ludwig, nous montre chez Goethe un démocrate trop peu connu ; l'autre, de Carl Helbling, nous montre chez Stefan George un politicien maladroit et retardataire. A ces deux articles sur des poètes allemands j'ajoute une esquisse sommaire de Leconte de Lisle républicain.

Ce n'est pas que je voie dans la politique (dans le meilleur sens de ce mot) un élément essentiel de la poésie. On pourrait citer de très grands artistes qui semblent ne s'être jamais souciés de la politique ; inversement on pourrait en citer d'autres, que les haines de partis ont certainement amoindris. Et pourtant, sans remonter jusqu'à Bertrand de Born, jusqu'à Dante et Pétrarque, ni même jusqu'à Ronsard et Agrippa d'Aubigné, comment ne pas évoquer l'inspiration politique et sociale, l'angoisse de l'heure présente dans l'œuvre de Lamartine, de Vigny, de Hugo !

Au lieu de discuter, je me contente de citer quelques lignes publiées en 1911. „L'individu est le commencement et la fin de tout. Ce n'est pas la masse, c'est un individu qui créa le Parthénon, la *Divine Comédie*, et la *Marseillaise* ; c'est un individu qui trouve la formule d'un monde nouveau, formule absolument vraie pour lui qui l'a tirée de ses entrailles, et suffisamment vraie pour plusieurs générations ; et c'est un autre individu qui brise la formule vieillie, pour délivrer son âme et celle de ses frères de douleur. C'est l'individu qui renverse les idoles, et qui trouve la bonne parole ; c'est lui qui détruit et qui crée. — *Pour cela, il faut qu'il ait vécu avec une intensité particulière la vie de son peuple, l'espérance et la douleur de son époque ; il est l'aboutissant d'une infinité d'expériences personnelles ; la masse demeurerait inerte et muette s'il ne parlait et n'agissait pour elle, mais sa parole à lui ne serait que vanité si son amour n'avait pas deviné la masse.*¹⁾

Aux grands Romantiques contre qui s'acharne la réaction, on

¹⁾ *Lyrisme, épopée, drame*, page 216.

se plaît à opposer le groupe impassible des Parnassiens, des poètes de „l'art pour l'art“. Vaines formules et légendes scientifiques. Il n'est pas un seul Parnassien (pas même Heredia) qui soit impassible; surtout pas leur chef, Leconte de Lisle. Voici plus de trente ans qu'Anatole France a montré chez Leconte de Lisle un homme tout vibrant de passion; c'est en 1906 que Marius-Ary Leblond publia un livre tout plein de documents révélateurs; rien n'y a fait; dans les manuels de littérature, Leconte de Lisle continue à être un impassible! Seul, peut-être, Lanson corrige en disant: „Le poète n'est pas, comme on l'a dit, un impassible. C'est un désespéré.“ Mais cela encore est une erreur.

Je vais simplement citer quelques textes, dont je prends les uns chez Leblond et les autres dans les Poèmes; et ce ne sera encore qu'une indication sommaire, tout juste ce que des yeux très fatigués me permettent de griffonner.

Né en 1818, à St-Paul de la Réunion, et grandi (loin de la réaction) dans le culte de Rousseau, Leconte de Lisle fut dès sa prime jeunesse ardemment républicain et socialiste. Il est hanté par l'idée de la liberté et de la justice sociale. Dans une lettre de 1837 il parle des „premiers bégaïements que lui arracha un instinct de justice sociale et religieuse“; dans une autre lettre il écrit: „Adieu, mon cher ami, prions pour *Elle!*“ (la république). Passant à Ste-Hélène, il déclare: „Napoléon ne fut qu'un tyran, tyran plus grand que les autres, et pour cela même encore plus coupable.“ A peine débarqué en Bretagne (1837) il écrit à un ami: „Je te charge bien de soutenir nos sentiments républicains et philosophiques; ce sont les plus vraies comme les plus nobles des opinions humaines.“

De 1846 à 1848 il collabore à un journal fouriériste: *La Démocratie pacifique*, et à la revue qui en dépend: *La Phalange*. Le 31 juillet 1846 il écrit à un ami: „L'Ecole sociétaire, dont je fais partie..., est venue fonder le droit du pauvre au travail, à la vie, *au bonheur!* Elle a donné et donne chaque jour les moyens scientifiques d'organiser sur la terre la charité universelle annoncée par le Christ.“ Et dans un poème intitulé *La recherche de Dieu*:

Le travail fraternel, sur le sol dévasté,
Alimente à jamais l'arbre de liberté.
La divine amitié, l'ambition féconde,
La justice et l'amour transfigurent le monde.

Ce ne sont là que quelques citations. Dans l'ouvrage de Leblond (*Leconte de Lisle*. Mercure de France. 1906) on trouve une quantité de documents plus complets.

* * *

C'est donc avec enthousiasme que le poète salua la Révolution de février 1848, et qu'il s'en alla aussitôt évangéliser la province; et c'est ici encore qu'il faut admirer la perspicacité avec laquelle il prévint l'échec prochain.

En effet quelques chefs (Blanqui, Proudhon et d'autres encore) commirent l'erreur tactique (renouvelée de nos jours) de faire passer le problème social avant le problème politique; par là ils effrayèrent la bourgeoisie libérale et la province; ils étouffèrent l'idée essentielle de *liberté* sous des questions matérielles; d'où la désunion, l'indifférence, la peur et la réaction; en y regardant de près, on voit très bien que ce n'est pas Napoléon III qui a étranglé la Révolution, mais au contraire l'avortement de la Révolution qui a amené Napoléon III.

Leconte de Lisle reconnut que l'ordre logique des choses veut la République d'abord, le socialisme après; quand on publiera ses lettres, on verra avec quelle clarté il reproche à Proudhon d'avoir perdu le respect et le sens de la tradition républicaine. Le 15 juillet 1849 il écrit à Louis Ménard: „N'était-ce pas à désespérer de l'intelligence humaine que de voir les destinées de la démocratie commises à la foi d'un misérable économiste?... Je ne saurais t'exprimer, mon ami, toute la rage qui me brûle le cœur en assistant, dans mon impuissance, à cet égorgement de la République qui a été le rêve sacré de notre vie... Mais que veux-tu? Le Peuple a été balayé sur les boulevards par quatre hommes et un caporal, et le peuple est rentré chez lui, froid, indifférent et inerte.“

Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 n'a donc pas été du tout pour Leconte de Lisle ce qu'il fut pour Victor Hugo; il n'y vit que la dernière conséquence d'une catastrophe arrivée en 1849, par la faute des chefs, dont la tactique avait rabaissé l'idéal de liberté et effrayé un peuple trop peu préparé. De là aussi les attitudes très différentes des deux poètes vis-à-vis de Napoléon III. Il est certain que Leconte de Lisle a vu plus juste que Victor Hugo, sans parler de son plus grand désintéressement.

* * *

A partir de ce moment le poète se retira de l'action publique ; en attendant des temps meilleurs (car il ne fut jamais un désespéré) il se réfugia dans l'art et dans la science, non point du tout en égoïste indifférent, mais pour travailler, à sa façon, par ses moyens à lui, à l'éducation de l'esprit public. — Là encore il y aurait des lettres très nettes à méditer.

Brunetière a insisté, avec sa sagacité habituelle, sur le caractère très particulier de la faune et de la flore dans les poèmes de Leconte de Lisle ; c'est toujours la nature *primitive*, les bêtes puissantes et *libres*. Quand on connaît l'idéal politique du poète on comprend mieux aussi pourquoi il a fait une place si grande à la Grèce antique : c'est qu'il y trouvait, unie à la beauté, l'idée essentielle de la liberté.

[Quant à la sensibilité amoureuse de ce soi-disant impassible, il ne suffit pas de citer toujours le fameux sonnet *Les Montreurs*, dirigé contre les Romantiques ; il faudrait lire aussi *Le Colibri*, *Le parfum impérissable*, *Toi par qui j'ai senti . . .*]

Tous les collégiens de ma génération ont appris par cœur *L'enfance d'Héraklès* :

L'ombre silencieuse au loin se déroulait.
Alkmène ayant lavé ses fils, gorgés de lait,
.....

Héraklès ayant étranglé les deux serpents, nous terminions en disant :

Puis, ils les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.

Pourquoi donc notre chrestomathie (Vinet-Rambert) avait-elle supprimé les six vers de la fin ? Ils disent :

Dors, Justicier futur, dompteur des anciens crimes,
Dans l'attente et l'orgueil de tes faits magnanimes ;
Toi que les pins d'Oïta verront, bûcher sacré,
La chair vive, et l'esprit par l'angoisse épuré,
Laisser, pour être un Dieu, sur la cime enflammée,
Ta cendre et ta massue et la peau de Némée !

Ces six vers donnent le sens du poème, qui n'est pas „impassible“. Les a-t-on supprimés à cause de „pour être un Dieu“ ? Mystère ; à coup sûr cette suppression est une mutilation.

Ce n'est pas sans raison que Leconte de Lisle a consacré quatre poèmes au même héros : *L'enfance d'Héraklès*, *Héraklès*

au taureau, *La robe du Centaure*, *Héraklès solaire*. Héraklès est pour lui le symbole de l'homme assoiffé de justice et qui monte à la divinité.

La pièce classique, *Les éléphants*, est superbe; mais pourquoi ignorer *A l'Italie*? Le poème parut le 15 avril 1859, donc deux mois avant Magenta et Solferino; en voici la fin (à noter la terza rima de Dante):

Lève-toi, lève-toi, magnanime Italie!

C'est l'heure du combat, c'est l'heure de mourir,
Et de voir, au bûcher de tes villes désertes,
De ton dernier regard la vengeance accourir!

Car peut-être qu'alors, sourde aux plaintes inertes,
Mais frappée en plein cœur d'un cri mâle jeté,
La France te viendra, les deux ailes ouvertes,

Par la route de l'aigle et de la liberté!

Et pourquoi négliger encore *Le soir d'une bataille*? Huit strophes de quatre vers y expriment l'horreur de la guerre; la neuvième et dernière par contre se cabre magnifiquement dans son rythme pour dire que la liberté mérite tous les sacrifices; la huitième strophe résume:

O boucherie! ô soif du meurtre! acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

et la dernière conclut pourtant:

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

Ce ne sont pas là des „documents inédits“; ces poèmes se lisent (ou devraient se lire) depuis cinquante ans dans l'édition Lemerre. Pourquoi les ignorer et ne voir toujours, chez Leconte de Lisle, que le poète de la mythologie hindoue dont on ne pénètre d'ailleurs l'intention que lorsqu'on connaît son idéal politique?

* * *

Dès que la troisième République fut proclamée, Leconte de Lisle reprit part à la lutte. Il publia entre autres son *Histoire populaire de la Révolution française* (Lemerre 1871), si peu connue

que j'ai acheté sans peine, il y a quelques années, un exemplaire de l'édition originale. En voici le dernier alinéa :

„Le coup d'Etat était accompli. Il n'y eut plus désormais qu'une volonté en France, celle de Bonaparte, bientôt premier consul, puis empereur. Pendant quinze ans, il régna despotiquement, fit périr trois millions de Français dans une suite de guerres insensées, amena deux invasions désastreuses et alla mourir prisonnier de l'Angleterre à l'île Sainte-Hélène.“

Et voici quelques mots de l'Avant-propos :

„La Révolution française a été la revendication des droits de l'humanité outragée ; elle a été le combat terrible et légitime de la justice contre l'iniquité.“

* * *

Je me garderai bien de médire des savants qui nous ont donné de gros bouquins sur Charles d'Orléans, Jean Bouchet, Olivier de Magny, Jacques Grévin, Théophile de Viau, Racan, François Mainard, etc., mais je me risque à exprimer le vœu que nous n'ayons pas à attendre trois cents ans jusqu'à ce qu'une étude d'ensemble sur Leconte de Lisle remplace par un portrait solide et vrai la caricature que les manuels d'histoire littéraire se transmettent l'un à l'autre avec un pieux respect.¹⁾ Qui nous donnera cette étude ?

ZURICH

E. BOVET

Postscriptum. Au moment de remettre ces pages à l'imprimerie, je lis dans la *Revue rhénane* (n° 7, 1^{er} avril) deux articles qui touchent au même sujet. L'un est une „Réponse de Pierre Mille à Thomas Mann“, où Pierre Mille critique „l'apolitisme“ de Thomas Mann, avec une courtoisie parfaite, beaucoup d'esprit et un grand bon sens ; l'autre est de René Lauret et traite excellemment de l'orientation actuelle de la jeunesse allemande. Ces deux articles témoignent (comme d'autres parus dans la *Nouvelle Revue française*) du désir sincère qui anime l'élite française, de reprendre avec les intellectuels allemands, en toute indépendance réciproque, la collaboration qui seule peut sauver encore l'esprit européen.

¹⁾ Les études de Vianey, Dornis, Elsenberg (très rare), Schuré, Rosenbauer, Toupance, et bien d'autres encore, sont de valeur très inégale et ne traitent que certains côtés du problème. Leblond apporte des matériaux précieux qu'on pourra compléter.

□ □ □